

# Taxidermie Romantique

Maxime Bertiaux  
bertiaux.maxime@outlook.com  
195, Chaussée de Forest, 1060, Bruxelles, Belgique

Il me fallait juste une petite symbolique. Quelque chose d'énigmatique à laisser. Juste pour dire « j'étais là » !

Du fond de mon armoire en bois, j'ai gravé avec une petite lame de rasoir : « *Si j'avais un dieu, il serait le futur* ».

Pour moi, c'était une évidence qu'un dieu n'existe que lorsqu'il fait peur ; et celui-là me terrorisait.

Mis à part ce moment de mon ancienne vie, je ne garde qu'un souvenir dérisoire de mon départ, seulement me voir faire un semblant de pèlerinage, entre les allées et les couloirs. Revoir une dernière fois les couleurs et les formes que j'avais tant vomies tout en étant le décor de mon enfance ; ce lieu qui m'avait fait. Alors que je criais au souvenir ! Il était sans écho. J'avais cru que je m'enflammerais de songes, accrochés à ces murs des salles de cours ou aux odeurs de la peinture des chambres de l'orphelinat. Mais il ne se passait rien en moi.

De cette vie monotone rythmée par une purée amère des réfectoires, servie dans de vieux plats en inox, qui avaient vu passer des générations d'enfants avant moi. De ce souvenir il n'en fut rien ! J'avais trop vécu là pour que j'y discerne un plaisir dans le temps présent. C'était peine perdue de vouloir rejouer en moi ce passé dans lequel je m'étais bâti.

Seul moment d'émotion, la première pierre à l'entrée du bâtiment, d'une teinte « gris pierre tombale ». Cette stèle sombre commémorait la trace de l'espoir de ceux qui avaient fondé l'orphelinat. Si plus personne ne la voyait, moi, je la voyais ! Elle me rappelait chaque jour, combien de vies se déroulèrent et se firent ici bien avant moi. Combien durant cinquante ans, attendirent cinquante siècles d'être libres, ces équipages d'enfants, dans leurs chambres carrées comme des tombeaux, sous l'œil du dieu « Futur » sans complaisance, mais plein de promesses.

J'avais toujours vécu dans le souvenir d'un destin perdu, image d'un passé, celle d'un jour gris comme la cendre, d'une maison blanche criant de ses bouches enflammées d'un feu qui évapora la vie de mes parents tombés dans son brasier. Mais c'était un passé déjà fort lointain ; comme une vieille légende que je me raconte à moi-même. La personne qui vous parle s'était construite dans l'ordre carré de cet orphelinat, avec comme seul espoir la lumière de cette ville salement inquiétante, que je n'avais pour ainsi dire jamais vue. Certains soirs, je m'asseyais à la fenêtre et regardais au loin la colline où courrait une voie de chemin de fer. Dans le fond du paysage, une lueur jaune-verte irradiait vers le ciel comme une aurore, qui réveillait en moi un mélange de crainte et d'excitation. C'était cette ville ! L'image d'un certain avenir ! Et là s'arrêtait mon univers dont je sentais l'achèvement venir.

Vers la fin de ma peine, je passais beaucoup de temps au bureau de l'assistante sociale pour me « préparer ». Elle me donnait comme seule condition, comme seule porte de sortie, le « travail ». Avoir un « travail » ! Il me fallut les dix premiers jours de ma majorité pour envoyer une centaine de demandes et recevoir sept réponses. J'allais pouvoir me lancer dans la « plonge » ou le lavage intensif de vaisselle. C'était bien sûr un emploi au cœur de la ville.

Il fallait dire que jusqu'à présent les événements de mon existence étaient faits de longs dégradés progressifs de nuances de vie. Presque rien n'avait été brutal sauf, la mort de mes parents. Cette mort violente avait rythmé et donné la teinte de ces dix dernières années de ma vie.

La veille du départ, en allant acheter un ticket de bus pour partir, ce fut la deuxième ondée brutale. Mon ambition était devenue un fait ! Et ce petit bout de papier, était la porte d'entrée dans le réel.

Je redoutais le trajet en bus entre l'orphelinat et la ville. Une fois, dans ce fameux bus, plus le trajet avançait, plus je me suis vu m'approcher des inquiétantes falaises de la citée, architectures austères, sombres de rationnel. Une angoisse prévisible me vint me rappelant les premiers jours dans une nouvelle salle de classe, à la différence, que celle-ci allait être la plus grande de toutes celles que j'avais fréquentées.

Durant le trajet, le bus fit une halte à un arrêt perdu en banlieue. Le chauffeur était sorti. Il devait avoir fini sa journée et avait laissé les portes ouvertes, pour qu'un de ses collègues reprenne le volant. Il semblait tarder, pourtant j'étais presque soulagé qu'il soit en retard. Sur le siège en face de moi, un homme rongait ses ongles avec délectation depuis une éternité. Je me sentais obligé de regarder ailleurs, pour passer cette attente qui n'en finissait pas.

De l'autre côté de la rue, encore en banlieue, dans l'ombre des tours noires, se trouvait entre deux terrains vagues, un bâtiment abandonné qui me prenait en défaut de déjà-vu. Une usine de briques blanches, qui avait un air de château délabré et aplati ; cinquante fenêtres à neuf battants, la plupart cassées, certaines protégées par des planches de contre-plaqué qui avaient pris l'humidité. Là où on voyait l'intérieur, le plafond et les murs étaient d'un blanc sali et écaillé, la peinture tombant en peau de serpent.

Je fixais de loin ces lambeaux de murs moisissant et sans y être, je devinais l'odeur de renfermé. Mais ces odeurs présumées évoquèrent en moi autre chose. Je ne me souvenais de rien du spectacle de mon enfance. Rien ! Seulement d'une photo de ma tante où on la voyait passer la tête encadrée d'une fenêtre blanche à neuf battants. J'y devinais une bâtisse de briques blanches ; était-ce la même que celle du terrain vague ? J'avais une habitude, un jeu avec moi-même, ça m'arrivait souvent d'espérer trouver des connexions avec mon passé, j'aimais les symboliques et les « déjà-vu ». Ma tante était-elle venue là ? Personne ne le saura jamais.

Tout s'évanouit lorsque le bus redémarra. Le type d'en face n'avait plus qu'un micro-ongle à son petit doigt. Ma pulsation cardiaque montait de plus en plus dans les tours. Pourtant je me rassurais en me disant que c'était stupide et que rien n'allait m'arriver. Le reste de la traversée fut vite terminée.

Une fois que je fus en face de la grande vitrine du bar-restaurant, claire et propre, décorée de guirlandes et d'ampoules - un vrai chalet de Noël - derrière le comptoir, un type qui n'avait rien du Père Noël, l'air patibulaire me regardait bizarre ! Sans doute c'était mon supposé patron.

Il me dit d'une voix de maître d'hôtel, sobre et empreinte de préciosité que je n'avais pas compris le message et qu'on m'attendait ailleurs, dans son ancien bar, alors tenu par son frère. Il se trouvait en banlieue, près du chemin de fer. Pris du vertige de l'inattendu, je continuais, tout en désespérant, à l'écouter d'une oreille m'expliquer le chemin pour y aller. Je finis par couper court et je lui dis que je m'y rendrai demain. Mais il insista ! En me disant qu'il y avait un logement au-dessus de l'établissement, prêt pour moi. Il me suffirait de marcher un peu et de prendre un autre bus pour sortir à l'arrêt « Foire aux envies ». Mon enthousiasme retombé comme un soufflet cramé, je me disais que je quittais une prison pour une autre et c'est ainsi qu'avec des semelles de plomb, je pris ce bus et je m'assis sur la banquette au fond.

L'arrêt « Foire aux envies », vous y êtes ! Un vieil immeuble de banlieue qui avait l'air d'un immonde cake mal démoulé, trônait sur ce quartier isolé. Je suis resté debout face à la devanture du bar où j'étais attendu quelques minutes à ne savoir quoi faire, à vouloir prolonger cette sensation de liberté éphémère et étrange que j'avais jusqu'alors. En entrant à l'intérieur, ce fut pire que tout ce que j'avais supposé. Une odeur de café-tabac froid, des tabourets au cuir rouge déchiré et un affreux vinyle vert à rayures. Des collants à mouches

pendaient partout, le tout évidemment parfumé par une brise d'effluves d'urinoir. C'est là que j'ai compris, que pour moi, toute idée d'espoir était perdue.

Un des deux frères Latouche qui gérait l'horreur, me dit : -Je vous sers quoi ? ». J'ai dû, tout rouge, lui expliquer qui j'étais et pourquoi j'étais en retard. Sans même pouvoir voir la chambre prévue, ou même y déposer ma valise, on me mit dans un réduit en briques blanches, derrière le bar pour y faire la vaisselle. Dans l'évier suintait une vase de pourriture couleur marron. Là, avec mon petit tablier imbibé de graisse de friture, je découvrais cet endroit sordide encore plus petit de moitié, comparé à ma chambre d'orphelinat. Éclairé d'une unique ampoule couverte de crasse et j'entendais à travers la porte verte fermée qui laissait échapper le son du bar, toute une ambiance à laquelle je n'aurais pas droit. J'allais être tout seul avec moi-même pour un bon moment. Mais cette fois-ci sans le dieu « Futur » à prier. Je me suis dit en fixant la petite ampoule scintillant de sa fin de vie : « pense » ! Pense que tu es dans un sous-marin, qui fend les fluides de ce monde qui tendent à te dissoudre. Et là, au moins avec ce mensonge-là tu tiendras. C'était et c'est ce que nous sommes, des vaisseaux, fendant, naviguant dans les abîmes d'un temps corrosif, consumant les espoirs humains ! Un espace-temps trop violent pour la fragilité d'un animal qui pense ! Et c'est sur ces songes que l'inertie commença. Alors que mon existence d'avant m'avait semblé durer cinquante siècles, à partir de là tout alla vite, et le temps s'enfuit de ma vie. Les mois devinrent des semaines, les semaines des jours et les jours des minutes.

Quand je fini par atterrir dans ma chambre, j'étais défait pour penser, défait pour agir, sans réaction, n'ayant rien à faire, rien à voir. Je redescendis au bar, pour prendre quelque chose à boire, à défaut d'avoir la force d'aller promener ailleurs. J'étais ainsi piégé en permanence dans cet espace. Le seul plaisir que j'avais, pendant la soirée, c'est qu'à cette heure-là, le bar était presque vide et tenu en

général par un garçon : Henri. Des yeux couleur cendre qui ne trahissent rien, un visage d'une pâleur grave, la posture assurée, il était seul au centre d'un élément qu'il maîtrisait. Il était jeune comme moi, avec des envies comme moi, et il en disait peu, comme moi. Comment pouvait-il vivre parfaitement dans cet univers, qui me rendait hystérique ? C'était à se demander comment il faisait ? Il était très secret sur sa manière de vivre et quand j'essayais d'aborder le sujet de ses occupations au quotidien, il était très évasif.

J'avais complètement perdu certains petits réflexes sociaux comme de parler spontanément. Un jour, il vient vers moi et me demanda : -quels sont tes héros ? » -Quels sont mes héros ! ? Je ne sais pas..., je n'en ai pas ! » Ça avait l'air de l'étonner. J'aurais voulu dire quelque chose pour rebondir sur la discussion, mais ma langue était paralysée par manque d'idée. L'air étonné, il se demandait comment pouvait-on se construire, exister et vivre sans héros ? Il disparut sans réponse. Les autres fois où je le voyais, c'était pendant les pauses cigarettes, dans la petite cour derrière le bar. Là, cuisinier et garçons de café y parlaient de tout. J'écoutais sans rien dire pour cacher que je n'avais pour ainsi dire rien vécu et rien vu.

J'étais là tout en étant absent. Je songeais que j'étais sorti d'une boîte, pour finir dans une autre. Latouche, le patron était fort heureusement ouvert et bonhomme. Juste peut-être un peu jaloux de son frère, qui avait le plus beau des deux bars. À leurs yeux, je n'étais qu'un plongeur, un artisan de l'éponge. J'étais au bas de la hiérarchie de café, n'osant même plus parler !

Je m'effaçais indéniablement, je sentais que le poids des jours perdus m'écrasait et aussi une asphyxie, qui me prenait à la gorge. C'est alors que de mon brouillard surgit une question. Ne restera-t-il de moi que du vide, ma pensée allait-elle revenir ? J'avais envisagé le pire mais jamais je n'aurais cru arrêter de penser, arrêter d'être et arrêter de croire que mes actions conduisaient ma vie. A l'instar de l'enfant

rescapé de l'incendie qui s'était fait oublier, l'adolescent qui priait le futur allait-il être dissous par l'acidité du temps ?

J'étais arrivé ici plus fort et plus complet, que je ne l'étais à présent, pris de mélancolie dans mon sous-marin à la mousse de vaisselle. Je voulais fuir le présent, je voulais m'envoler de cette réalité. J'étais défait, incapable de penser. Ma pensée était oubliée. Me voyant disparaître pour laisser place à un être machine, une mécanique paraplégique des songes ! C'était la fuite du présent que je sentais de tout mon être. La mousse de vaisselle commençait à envahir tous les orifices disponibles et je me souviens, dans ma nuit des idées, avoir eu la lucidité de penser que si la mort pose tant de questions c'est qu'à l'inverse de la nature amenant la vie progressivement, elle est brutale et muette ! Alors que visiblement dans le monde où notre vie se déploie dans le temps ; tout y chante, tout y est lent et progressif. Si la mort était lente comme la vie l'est, poserait-elle question ? Les religions, les croyances seraient-elles nées sans ce questionnement ?

Emergeant, je ne savais combien de temps cette divagation d'un somnambule de la réalité avait duré ? Je me souviens juste avoir eu une sorte de trou noir. Mon front heurta l'armoire verte fixée au-dessus de l'évier, en face de moi. Cette fois-ci mon esprit était altéré. Des heures durant, mon front était magnétisé à la porte en bois du placard, oubliant tout sauf son toucher et sa sensation. Cette peinture verte écaillée par l'humidité, se collait à mon front. J'étais tellement absorbé par ce lieu, que je finissais par me métamorphoser en ce lieu. Je sentis une mort lente et contre nature me prendre. C'était l'asphyxie de ces miasmes, l'odeur insupportable, des jours, des mois qui perdent leurs sens, et qui se dépouillent de vie. Le bourdonnement de l'ampoule du réduit à vaisselle me paralysait. Je sentais mes mains se plâtrer dans la mousse grasse de l'évier. Le son autour de moi devenait plus sourd comme un sous-marin se posant sur le lit de la mer.



Par instinct, j'ai senti que le fond que je touchais, allait me faire rebondir vers le haut, mais il n'en fut rien ! Et ce fantasme mi-conscient de fuir le présent, était devenu impossible, car le présent m'avait finalement dévoré.

-0-

Latouche ouvrit la porte du local après je ne sais combien de temps, son bruit de grincement plaintif me fit rebondir. Il me vit immobile et me dit d'un air plus inquiet qu'en colère, que la journée était finie. Mon front se détacha de la porte verte, en y laissant une trace dans la peinture. On s'est regardé vingt secondes. Il conclut par un : -allez vient ! ». En bon seigneur, sans doute, il se proposait de m'apprendre à devenir un homme fort, j'imagine ?

Encore en tablier, je montai au premier étage avec lui. Sa femme, un espèce de tas ridé brun à quatre pattes, nous accueillit par un grognement à faire vibrer le parquet ; et son chien, je ne l'aperçus que de loin en bigoudis ; ou alors n'était-ce pas l'inverse ? Je laissai un aimable bonjour qui resta sans réponse !

Nous nous sommes assis, je craignais le pire. -Tu sais je ne te juge pas, mais je pense à ta santé ! » Ça commençait comme une tentative maladroite de discours paternaliste. -J'ai toujours considéré mes employés comme une grande famille tu vois ! Et je ne peux pas me permettre, de te laisser ruiner ta santé ! » Tout son discours s'est mis à sonner comme s'il parlait à un jeune junkie en perdition. J'ai fini par comprendre entre les lignes, qu'il pensait que mon état était dû à la consommation récréative de liquide de vaisselle ! Bien sûr que non, mais à l'évidence, la mousse du détergent commençait à envahir ma bouche, mes narines, mes yeux, mes oreilles, ma peau, ... !

Visiblement je n'étais pas le premier à devenir fou devant cet évier. Il insistait sur le fait qu'il ne voulait pas changer de plongeur. Et qu'il était très content de moi et de ma contribution à son œuvre alcoolisée. Je me suis mis à chialer sans comprendre pourquoi. C'était la première

attention qu'on avait pour moi, depuis des semaines. Il me tapota le dos pour me consoler de manière virile, alors que je me sentais surtout très stupide sur l'instant. -Ne bois plus le liquide vaisselle, d'accord c'est destructeur ! Il y en a même qui en prennent pour se tuer ! » Je n'ai jamais su, s'il croyait sincèrement que je me shootais à la mousse de vaisselle ou si c'était de l'humour de barman censé être réconfortant, mais trop subtil pour moi.

Le problème de la lente désintégration de ma personne n'était pas du tout réglé. Affolé, j'eus un sursaut en moi, comme pour me rappeler qu'il fallait vivre, vivre d'une manière ou d'une autre. Cette interruption dans ma chute avait rendu d'autres jours possibles.

Un soir, sortant d'une énième immersion de mon sous-marin, ouvrant la porte du réduit, le bar était vide, pas un client. En me tournant j'ai croisé le regard argenté d'Henri. Cherchant à lui dire un truc, de sa voix la plus caressante il dit :

-Alors on fait des bulles ?

-Euh non non, j'étais juste étourdi.

-On a eu, deux tentatives de suicide, au liquide de vaisselle l'année dernière !

-Quoi ? Je veux dire ? Tu veux dire quoi ?

-Je ne rigole pas, tu remplaces des mecs qui ont essayé de se tuer à la bulle !

-De quoi ! Comment ?

-Tu t'étonnes que le patron ait peur ! Il ne faudrait pas avoir encore une mauvaise publicité.

-Là ? Devant l'évier ?

-Oui ! Cet endroit rend fou, mine de rien ! Fais attention à toi !

Il m'expliqua que Latouche s'était mis en tête d'être philanthrope. Et vu que nous étions une grande famille d'inconnus, Henri m'expliqua que Latouche lui avait filé cinquante balles, pour qu'il les dépense avec moi. Sa mission était de me changer les idées, de me montrer les

plaisirs du soir. Mais Henri préféra me mettre l'argent dans la poche de ma chemise. Il dit d'une gentille provocation : -Je ne sais pas toi, mais moi, ce soir je serai à « la Foire aux envies » ! »

Je l'ai regardé l'air interloqué. Il me prit l'épaule et m'indiqua du doigt, à travers la vitre, le boulevard et au loin une enseigne en néon rouge, marquée « Foire aux envies ». Je ne l'avais jamais remarquée. Je me suis retourné vers lui, il me sourit les yeux dans les yeux. Il éteignit les lumières puis passa de l'autre côté de la porte vitrée, tout en me regardant à travers la vitre, d'un air de défi. Et d'un tour de clef, il disparut dans la masse rouge de « la Foire aux envies ».

Privé de désir depuis tant de temps, je désirais tromper cette amante puante que j'avais tant voulu, cette ville noire qui ne m'avait offert qu'un parc de malheur, à défaut de la liberté et dans mon esprit, naquit l'envie. Dans la semaine qui suivit le vide se combla, par la fascination du rouge inconnu.

Il fallut un vendredi soir pour me convaincre, d'aller à la porte de « la Foire aux envies ». Il n'y avait rien sauf un videur, qui scrutait à travers une meurtrière. Je me suis démonté. Mes jambes m'ont fait marcher dans le sens inverse du boulevard. Je suis passé des néons rouges au gris béton. J'ai vu défiler un concert de cafés-restaurants, dont je ne me sentais pas digne d'y entrer. J'ai fini par stopper au bistrot de la gare et je me suis plongé dans le noir du café allongé. Je me suis senti scruté par la faune des piliers de bar, dont certains m'avaient reconnu.

La serveuse, une grosse dame usée qui portait de petites lunettes mais avec l'élégance d'un maquillage rosé, me regardait discrètement. Je me demandais depuis combien de temps passait-elle ses nuits à travailler là ? Elle trouvait encore la force malgré tout d'un petit maquillage. D'une petite coquetterie, comme pour dire, d'une voix timide : « je suis encore moi » ?

Je faisais tache dans ce bar. Tous me regardaient discrètement par intermittence, avant de retourner dans leurs silences monacaux.

Les bars avaient dû se substituer, à ces monastères où autrefois des vies brûlaient en vœux de silence. C'est ici maintenant qu'on brûlait des cierges, pour éclairer ces nuits habitées par les âmes qui s'oublent. Le bar se vidait petit à petit.

Dans la vitrine d'en face, était exposé un bracelet en cuir noir. Cette image d'un bracelet simple avec ses pressions, sur son étale m'intriguait. A la fin presque seul, je suis sorti du bar pour m'en approcher dans le froid de la nuit. Je l'ai regardé longtemps, pour finalement retourner vers mon lit avec ses couvertures kaki. Je songeais à ce bracelet, c'était un peu le seul luxe que j'aurais voulu me payer, à ce moment-là. La raison ? C'est dur à dire, mais je trouvais que cet objet avait une symbolique à l'instar du ticket de bus qui m'avait amené ici. Je pensais qu'en le possédant, ça marquerait une transition brutale vers une nouvelle saison de ma vie. J'imaginai que ce serait une clef vers une version plus émancipée de moi.

Vint alors le samedi. Le travail m'avait fait tout oublier, jusqu'à la pause qui me sortit de l'interminable vaisselle. Je rejoignis les autres qui ne racontaient pas grand-chose. A la fin, tout le monde jeta sa cigarette d'un lancer élégant, Henri le dernier. Bizarre comme il était ; je pensais qu'il ne dirait rien. Mais, il s'est approché de moi. Je regardais vers le bas, il s'est penché en me volant le regard et dit, comme il pouvait le faire :

- Alors, quels sont tes héros ?
- Mes héros ?
- Oui, tu n'as toujours pas d'idée ? Il faut vivre avec des héros !
- Ah, je ne pense pas vraiment à ça.
- Dernière chance de la semaine !
- De quoi ?
- De « La Foire aux envies ».

Une sensation d'adrénaline me monta à la gorge, jusqu'à la fin du service. Henri avait deviné et compris que je n'avais pas osé y aller.

Je me sentais bête ! Je suis resté gentiment caché dans mon sous-marin à attendre qu'il parte. Puis je suis sorti, laissant l'enfer sans maître. J'ai foncé à la boutique du bracelet, qui allait fermer. Je l'ai acheté et je suis retourné aussi vite dans ma chambre. Je l'ai déballé brutalement et je l'ai mis à mon poignet, il me fallut juste le temps de fermer les pressions. Le cuir a alors fait corps avec moi ! Mon poignet s'est serré. Et c'est cette petite différence, qui m'a fait être un homme nouveau que j'apercevais dans le miroir. Je pense que c'était la touche de mysticisme, qu'il me fallut pour rentrer dans le mystère. C'était le placebo mi-conscient, que j'utiliserais comme gilet de sauvetage, dans une mer obscure et hallucinée qu'était la « Foire aux envies ». Tout d'un coup mon âme paraissait plus sombre, mon sang se mit à circuler plus vite.

Ce soir, je suis à nouveau sorti pour pénétrer dans le halo de néon rouge, porté par la brume en suspension. A la file d'entrée ; des demoiselles aux manteaux de fourrures noires ébouriffées, patientaient. Elles sont entrées en me regardant sans que je puisse entendre ce qu'elles disaient. Je me suis dit, à mon tour de devenir un oiseau de boîte de nuit parmi cette faune ! Je fis face à la petite trappe de la porte, les deux yeux noirs du videur m'ont regardé, sans un mot. La porte s'ouvrit sur le brouillard rouge de « la Foire aux envies ». J'atterris sur un tapis rouge semblant ne pas se terminer, qui plus loin se séparait en deux directions : homme et femme. Au bout du couloir, un ascenseur. C'était une vieille cage dorée en fer, décorée de motifs art-déco, dont deux grooms gardaient l'entrée, et un troisième en guise de liftier, comme autrefois. Sans rien me dire, l'un tendit sa main, et je lui remis le billet qu'Henri m'avait donné. Ils m'invitèrent à monter. L'ascenseur démarra dans un ronronnement lugubre. J'avais une sorte de sensation de chaud-froid, due au stress et au courant d'air qui s'engouffrait dans le conduit. Mais en même temps, j'étais soulagé d'avoir échappé à la jungle d'une boîte de nuit. Ça m'avait tant fait peur et maintenant ça me semblait si puéril. L'ascenseur s'arrêta et

d'un air inquiétant, le liftier m'indiqua le fond d'un couloir aux murs de briques blanches étrangement courbé, de telle sorte que je ne pouvais en voir la fin. L'ascenseur remonta aussitôt. Je fis quelques pas qui résonnèrent extrêmement fort dans l'acoustique particulière du couloir. Je n'entendais plus le ronronnement sinistre de l'ascenseur qui avait disparu. Je me retournais et vis qu'il n'y avait pas de bouton pour le rappeler. J'étais contraint d'avancer dans ce couloir de briques, et au bout de sa courbe, j'aperçus un rideau rouge élégant.

Brusquement, un homme avec une face aplatie et un nez arrondi me dit : – Asseyez-vous ! » ; le temps d'un sourire sympathique. Il portait un costume gris à carreaux, je compris que je me faisais photographe, au moment du flash blanc qui m'éblouit.

-Merci ! » me dit-il.

Il me fit passer derrière un autre rideau. Qu'est-ce que cette énigme voulait dire ? J'avais dans un second couloir avec à chaque confluent un groom, qui m'indiquait soit à gauche, soit à droite. J'arrivais dans une pièce où tous les murs étaient couverts de tablettes de rédaction. Un groom toujours silencieux, me tendit une feuille et un stylo. Il y avait d'autres hommes d'âges et d'horizons différents devant leurs copies. Pourquoi ne lui posais-je pas de questions ? J'avais simplement peur de passer pour un idiot non-initié. D'ailleurs qu'y avait-il sur ce papier ? Des questions idiotes : « Mon plat préféré ? Qu'est-ce que je fais le matin ? » ; et des questions moins idiotes, du style : « Qu'est-ce que j'aime chez une femme ? Comment je regarde ses yeux ? ». Et c'est au moment où je prenais le plus de plaisir à répondre à la question « Quelles sont les fautes pour lesquelles j'ai le plus d'indulgence ? », qu'on m'arracha la feuille des mains.

Un groom assez petit avec un appareil dentaire et des joues creusées me dit :

-Vingt-sept.

-Quoi ?

-Vous êtes Vingt-sept ». Me répondit-il sur un ton surarticulé.

Tous les « clients » de la pièce se sont mis en file, comme s'ils savaient ce qu'ils devaient faire et où se diriger. Je caressais le bracelet en cuir, je repensais à Henri. J'avais peur d'être tombé dans un piège, peur de me ridiculiser. Et j'avais tellement traversé de couloirs, que je n'aurais su comment sortir de là. Finalement, on se retrouva dans une salle d'attente, plus grande que la première, elle ressemblait à une sorte de hall d'aéroport souterrain, tout de briques blanches.

J'ai attendu longtemps encore, plus le temps passait, plus je regardais les autres, mais pas un ne me croisait du regard. Ils avaient tous des âges différents, et devaient tous exercer des métiers divers. Après quarante minutes, j'ai commencé à me perdre dans mes pensées. Un homme en face de moi a posé son journal sur la table. Embrumé dans mes idées, je n'y fis pas vraiment attention. Cependant lorsque les feuilles se sont posées sur la table, j'ai songé que dans la seconde où il avait fermé son journal et l'avait posé sur la table, tout un univers s'était déroulé entre mes deux yeux. Durant cette seconde extralucide, j'ai songé à mes obsessions habituelles, qui à la fois étaient gratuites et sans importance et en même temps étaient essentielles pour moi. Mon expérience récente et déshumanisante m'avait montré à quel point, nos esprits, nos êtres ne sont qu'un assemblage d'idées inutiles, mais qui additionnées sont l'essence de nous-même.

J'ai regardé les briques blanches, en face de moi, qui garnissaient tous les murs. Je me suis souvenu de la photo de ma tante, derrière la fenêtre semblable aux fenêtres de l'usine abandonnée que j'avais aperçues, en arrivant dans la ville tant convoitée. Ma tante avait-elle été là ? Je me souviens encore de cette photo prise probablement lors d'un soir d'été. En fait peut-être me trompais-je ? Il me semblait maintenant que la photo avait été faite en plein jour d'hiver et que la photo avait été prise depuis l'intérieur.

Et puis quelle importance cela avait-il ? Ma tante était morte avant ma naissance. Maintenant il me semblait que j'avais en partie rêvé. Je devais confondre la réalité, et ce qui se passait en moi. La photo avait-elle même existé ? Peut-être que si je m'accrochais à ce songe, c'était par peur et par paresse de me créer des nouvelles idées et de nouveaux souvenirs. Peut-être même que j'avais peur d'entrer dans cette nouvelle vie, et de laisser l'ancienne derrière. Tout ça, j'y avais pensé le temps que ce type avait pris pour déposer son journal sur la table, c'est-à-dire le temps de deux clins d'œil !

La porte s'ouvrit brusquement, un groom récitait une série de numéros, il y avait le Vingt-sept. Je me suis dirigé vers lui avec quarante autres types. On le suivit dans un dédale de couloirs, à croire que le souterrain de « la Foire aux envies » s'étendait sous toute la ville.

Plus j'avancais, plus il me semblait discerner une musique qui m'était familière. La musique provenait d'une pièce monstrueuse et indescriptible. Une longue galerie à plafond haut, un drôle de décor à mi-chemin entre un supermarché et une bibliothèque ! Ici, je compris que toute poésie serait morte. Quant à la musique ! Un sosie de Frank Sinatra, avec un trois pièces blanc à paillettes, nœud pap démesuré, s'était mis à chanter « That's life ».

Je cherchai Henri du regard, mais il y avait beaucoup de gens dans la pièce. Il ne devait pas être là ce soir-là. Quant à l'effet « supermarché », des photos, des fiches, partout. C'était des fiches descriptives avec des photos de femmes. En lisant l'une d'entre elles, j'ai directement compris, que dans une autre pièce similaire à celle-ci, se trouvait une fiche, contenant les réponses du test que j'avais complété et la photo, qu'avait prise l'homme au costume à carreaux tout à l'heure.



C'était une drôle d'usine à couples. Les gars prenaient des fiches pleines les mains, comme dans un magasin. Je réalisais que je m'étais vendu, pour acheter. A mon tour, je commençais par lire attentivement et timidement, puis, de plus en plus rapidement, ne regardant que certaines des réponses. Le sosie de Frank Sinatra commençait à sonner comme un bœuf qui beugle. J'ai commencé à accumuler les fiches, en ne regardant plus que les photos des plus belles filles. Et quand il n'y eu plus de place dans mes mains, je me suis dirigé vers le groom de la sortie. Là, je compris que c'était un forfait à la fiche. Je n'ai pu en garder que dix. Je choisis à la volée les plus belles, les plus intéressantes, et en plus une qui me plaisait même sans photo juste pour voir.

J'attendis dans une énième salle d'attente encore plus grande. J'avais honte d'avoir joué le jeu, je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était. Au moment où j'ai commencé à bailler, mon numéro fut appelé. J'avais du mal à croire que j'allais devoir rencontrer ces dix filles que j'avais choisies. Mais l'adrénaline monta encore plus en moi à l'idée que j'avais été choisi moi aussi. J'avais comme l'impression que j'allais prendre un retour de bâton, pour avoir joué à ce jeu-là, de m'être laissé séduire, comme si quelque chose allait me tomber dessus.

Mon angoisse monta encore, quand on m'invita à entrer dans une sorte de parloir de prison. On m'avait mis dans les mains trois fiches de celles que j'avais choisies. La première celle d'une femme dans la quarantaine avec un certain charme. La deuxième, une carte portant le Numéro X, sans photo mais celle qui se cachait derrière cette fiche, m'avait séduit par les mots, par l'esprit. Peu importait qui était-elle, j'avais été conquis.

Et la dernière, était, une fille un peu plus vieille que moi, très séduisante, et que j'avais choisie dans « l'effet de surconsommation ». Impressionné, je n'aurais jamais cru qu'elle me choisirait à son tour.

La pièce avait tout l'air d'un funérarium d'un genre étrange, d'une esthétique de catafalque, dans le style semi-moderne de gris et de noir, dont visiblement la fonction était de maximiser la sensation de mal-être.

Soudain, je fus saisi par un son grave et oppressant qui se fit entendre. Tout droit sortie d'un vieux film, une silhouette tremblante se dessina en noir derrière une vitre opaque. J'ai regardé en direction du supposé visage. J'ai vu qu'elle se tournait vers moi, c'était comme regarder l'ombre d'un fantôme. Je me suis assis devant, j'ai appuyé sur le bouton du haut-parleur, et j'ai entamé une conversation avec Quarante-six. Sur la photographie de la fiche que j'avais choisie, je voyais une femme élégante, qui avait dans la quarantaine. Au moment où je me rendis compte que c'était réel et que je parlais à une vraie personne, j'eus une sueur froide. Ce n'était plus un jeu et ce n'était plus simplement des visages sur des fiches. Ça m'a plongé en salle de classe, je me sentais répondre à une institutrice. Et en même temps, j'entendais dans sa voix qu'elle savait que je n'étais pas bien sûr de ce que je faisais ici. Bien que nous parlions du beau temps et du quartier, elle prenait le dessus. J'étais mis en position de faiblesse. Je sentais que plus on parlait, plus elle prenait du plaisir à ça. Et ça m'a d'abord plu puis j'ai adoré. J'appréciais la sensation de stress, mélangée au fait que ça me rassurait de la sentir accessible. Cet échange de quelques minutes fut un jeu qui se finit sans que quelque chose d'intéressant fut dit. Il y régnait une atmosphère qui sentait presque un début d'extase. Un soleil semblait faire son aurore sur des volontés impossibles.

J'ai un peu attendu, et une autre silhouette est apparue, dans ce jeu d'ombre chinoise qui commençait à prendre de sa magie. C'était cette inconnue « Numéro X » qui n'avait pas de photo sur sa fiche. Sa voix était déformée, pour ce que je supposais être des raisons d'anonymat. La première chose que je me suis dit c'est que, derrière

cette déformation, je sentais que sa voix était très belle. Je devinais des longs cheveux dans l'ombre chinoise.

Ça me brûlait de poser la question, pourquoi n'avait-elle pas de photo ? Mais j'avais peur de tout gâcher. S'en est suivi une discussion profonde. On a parlé du souvenir de mes parents. De cette photo de ma tante, que j'avais cru associée à cet entrepôt, et elle me comprenait. Et surtout on a parlé de ce film « *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* ». Probablement mon film favori où l'esthétique angoissante de la vieille dame fardée en noir et blanc me plaisait et lui plaisait aussi. C'était un film dont je pensais être un des derniers à trouver de la beauté dans ces poésies incompatibles avec leur temps. Mais alors que j'avais cru que ces songes étaient pour moi, il m'a semblé l'espace de cet instant, que nous parlions une même langue. Elle avait le don de dire ce que j'allais dire avant moi, de devancer ma pensée. Elle dit écrire des poèmes. Quand je racontais petit à petit mon histoire, elle me dit de voir ma vie comme un poème.

Mais en pleine discussion, son image s'évapora trop tôt. Je lui ai demandé avant que son ombre ne s'évanouisse, comment je pourrais faire pour la revoir ? Elle ne répondit pas et se laissa s'effacer. Ça m'a laissé défait sans comprendre pourquoi, tant de proximité pour finalement rien. Elle connaissait ce film, que j'étais un des seuls à connaître, Numéro X, était-ce une énigme ? C'était tellement étrange de ressentir l'envie de quelqu'un sans même pouvoir lui donner un visage. Sans le savoir à ce moment-là, ce mystère allait me questionner pendant longtemps. Je me suis forcé à l'exercice mental de ne pas lui mettre de visage, de l'imaginer avec un trou dans la tête ou une forme vague dans l'abîme, pour ne pas être déçu le jour de l'éventuelle rencontre. Le mystère de ce moment s'était presque métamorphosé, en quelque chose de religieux, qui ferait partie de moi pour longtemps.

J'eus en dernier, affaire à Trente-deux. J'étais tellement perdu par la rencontre précédente que le jeu commençait à me fatiguer. Je lui ai parlé de manière détachée. Déçu de ne pas avoir été choisi par une autre plus intéressante. Je lui ai parlé sans qu'il n'y ait d'enjeu, tout simplement. Alors qu'en réalité, il y en avait un ! Trente-deux était du genre dessinée au fusain, et moi je lui ai parlé comme si elle m'était indifférente. Au point que quand la discussion s'est terminée, elle a conclu par un : - impatiente de te rencontrer ».

J'ai dû être trahi par ma posture ou par un étonnement affiché sur mon visage. Aurais-je été beau malgré moi ? C'était évident que je m'étais démarqué des autres, par mon attitude désintéressée. Peut-être avais-je eu du talent pour ce désintéressement, sans que je le fisse exprès ? En réduisant mes chances, je m'en étais donné une. Presque une énigme !? Alors que la rencontre était finie, c'est seulement là, que je regardais la photo plus attentivement. Les yeux aquarelle, un nez et des traits pastel, un maquillage élégant, c'était de la grande peinture.

On me conduisit dans une dernière salle d'attente. Je ne savais combien de temps tout cela avait duré. Je voyais enfin une horloge au mur, il était quatre heures du matin. Mon corps avait dû compenser car je ne me sentais pas fatigué. Persuadé qu'il était vingt-trois heures et me rendre compte qu'il était quatre heures du matin, me donnait une sensation de futur, une sorte d'ivresse agréable. Je sentais dans ma bouche un goût d'avenir qui me faisait perdre légèrement l'équilibre. Dans cette salle d'attente mortelle, qui sentait un mélange étonnant de cigarettes et de bougies d'anniversaire éteintes, un groom, m'apporta une petite assiette, sur laquelle reposait un papier élégant et une addition. J'y lus : Roxane 44.42.03. La petite escapade aux pays des désirs allait me coûter deux semaines de salaire. Qui était Roxane ? Lors des entretiens, je leur avais demandé beaucoup de choses sans songer à connaître leur nom. C'était donc ça l'idée d'Henri, me coller

avec une fille rencontrée comme ça ! D'une certaine manière, je sentais un grand soulagement.

-0-

Dans les jours qui suivirent, j'étais immergé dans une sorte de bain tiède, avec une certitude, que si ce petit jeu était simple, tout pouvait l'être ! Je me disais que peut-être j'avais dû mal regarder ma vie durant ces dernières semaines ; j'étais certainement plus libre que je ne l'avais pensé, moins coincé que je ne l'avais cru.

Mon sous-marin fit surface ! Alors que le barman s'était foulé le poignet avec la pompe à bière, je devais reprendre le bar en attendant l'arrivée de Latouche, certainement parti racheter des bigoudis à sa femme. Petit à petit, le bar se remplit. Je commençais à craindre l'animosité des piliers de bar, déçus de ne pas pouvoir raconter leurs meilleures blagues au barman habituel ou à Henri. Celui-ci avait appris à faire semblant de rire avec le temps, ça faisait partie du métier. Mais à qui voulais-je mentir ? Je n'étais qu'un plongeur ! Ces gueules de bulldog rougeaudes, aux yeux clairs, me regardaient mal, ils scrutaient et jugeaient mes gestes.

J'ai remarqué un mouvement inhabituel. Un grand groupe de plusieurs personnes franchit la porte. La cadence montait, ils étaient plus jeunes. Je m'y prenais vraiment comme un manche avec la pompe à bière. Mes verres étaient remplis aux trois-quarts de mousse. Indigne pour l'établissement ! Moi j'étais derrière le bar et dans la cohue des clients impatients, je me suis senti scruté par un visage aux traits respirant la malice, elle me suivait du regard avec insistance. Je la regardai enfin lorsque je lui tendis les verres, c'était Trente-deux, vêtue de bleu clair ! La dernière fille à qui j'avais parlé dans le box. Sur la photo, elle m'avait paru d'une beauté forte et intimidante et là, je la découvrais toute douce.

Je n'osais même pas croire que c'était vraiment elle. Elle me dit : - Vingt-sept ? ». Elle montra le même intérêt pour moi que lors de notre première rencontre. Elle me fixa un rendez-vous quelques jours plus tard que j'acceptai sans comprendre ce qui m'arrivait.

Dans le tram qui me conduisait au café de la rue des Tulipes, j'avais la sensation que je ne savais pas ce que j'allais faire, tout en étant détendu, comme si j'avais peur de ne pas avoir peur. Cette envie d'y aller, diffusait en moi une vapeur lumineuse éclairant les jardins ma vie, trop longtemps restés dans le noir.

Elle me surprit avec tout un jeu de charme et se mit au jukebox. Elle me prit le bras, la lumière passa turquoise, ses yeux clairs tournés vers moi. Sur le moment, j'y ai complètement cru. Nos deux jambes s'effleuraient, puis s'exaltèrent.

Je finis par arriver chez elle. Il y respirait une ambiance d'excitation cruelle, des lampes aux abat-jours rouge sang et des fauteuils aux courbes hostiles. Elle me semblait plus sûre d'elle, plus inquiétante. Elle renouait avec la première image que je m'étais faite d'elle. Elle a collé ses jambes aux miennes et sans vraiment que je comprenne ce qui m'arrivait, elle m'a léché le visage. Puis sa grande bouche a mordu mes lèvres. J'étais perdu, glissant mes bras en arrière. Je perdais l'équilibre alors qu'elle faisait la ventouse sur moi. Je n'aimais pas ses baisers qui goutaient la bière. Elle me léchait en rythme avec des petits cris. Surjouait-elle ou était-elle complètement accro ? J'étais en retard dans les roulages de pelles, que j'effectuais les yeux grands ouverts.

C'était étrange, depuis tant de temps, j'attendais un idéal, pour finalement échouer sur une île froide. J'ai voulu retoucher son visage avec mes mains, en commençant par ses cheveux. Elle me dit que je sentais la plasticine, que je sentais l'enfant ; une manière de me dire que j'étais naïf. Ça m'a fait bizarre de toucher les cheveux de quelqu'un d'autre que moi. Le corps ou l'acte n'était pas étrange mais toucher l'intouchable ça, ça l'était.

A l'aube du jour, au moment où je la quittais, j'entendis derrière moi : -Vingt-sept ? ». Elle est revenue et m'a embrassé. Sur le coup, ça m'a laissé un goût d'espoir. J'ai fini dans mon lit qui ne m'attendait plus, pensant que j'avais accompli l'acte le plus important de ma toute petite existence.

Dans les jours qui suivirent, j'eus en moi une réaction qui provoqua une alchimie négative. De minute en minute, je me dégonflais à bloc. Le souvenir d'elle se métamorphosait en moi. L'odeur de son haleine sur moi ? Complètement altérée dans mes songes ! Comme si j'acceptais, alors même que cette puissante émotion de légèreté et de sensualité qui s'était substituée à la place de mes rêves et de mes pulsions, l'impossibilité d'être complet à deux. Le temps des espoirs était fini, celui de l'action commençait.

A repenser à mon attitude, j'étais presque dans les vapes quand c'est arrivé ; je me rappelais de mon présentiment lorsque j'avais voulu partir et qu'elle m'embrassa comme quelqu'un qui aime. Ça aurait dû me rendre heureux mais aujourd'hui, le manque était presque pire qu'avant.

Elle ne répondit jamais à mes appels, et son image me brûla de plus en plus la tête. Chaque jour qui passait, me valait mes dix-huit ans d'abstinence. Je ne pouvais pas comprendre. Comment avait-on pu vivre ensemble ce moment si fort ?

Mon sous-marin faisait une deuxième plongée encore plus sombre dans ces eaux désespérantes. Mais cette fois-ci, j'avais mes idées, j'étais à nouveau en contact avec le monde. Tout ça n'avait été qu'un petit jeu..., sa manière de savoir si elle existait. Je me sentais piégé, privé de l'envie des autres, empêché de penser à autre chose, pour ne se souvenir que de sa chaleur. Étais-je un animal qui se meurt et qui se sert d'elle pour ne pas sombrer dans l'abîme ?

Plusieurs semaines étaient passées et après tous ces songes orageux, Trente-deux finit par m'appeler pour me revoir. Dans l'attente du prochain rendez-vous, j'avais acheté, une rose turquoise pour combler l'impatience. Je voulais faire peau avec l'image que je lui avais renvoyée, lors de notre première rencontre. Je sentais à nouveau que j'étais pertinent, comme si j'obtenais le droit de vivre. Le droit de me mettre en avant.

Nous nous étions donnés rendez-vous dans une sorte de boîte rock and roll. Lorsqu'on passait la porte, la moiteur d'une atmosphère imbibée de nicotine et de chaleur, nous étouffait et nous grattait la gorge. Assourdi par un bruit rendant toute conversation impossible, je la cherchai dans la foule. Malgré le bracelet de cuir que j'avais ressorti, je me suis retrouvé dans la même incertitude que celle des débuts. Des jeunes femmes empressées avec leurs manteaux de fourrures noires ébouriffées, qui contrastaient avec leurs fines jambes en bas noirs, leur donnant des aspects d'oiseaux de mauvaise augure, perchées à me regarder avancer sur la corde raide. Pour enfin de compte voir Trente-deux m'appeler - Vingt-sept ! ». D'un ton presque autoritaire, elle tira ma manche et m'emmena vers un bar rouge, percé de trous de lumière donnant un aspect spectral bleu opaline au visage pâle du serveur, on aurait dit que son visage était une de ces faces de spectres inquiétantes des tableaux de Lautrec. De sa veste à queue de pie blanche, il me regardait de haut. Trente-deux me fit avaler des whiskys, sans me demander mon avis. Je lui tendis déjà titubant la rose turquoise, lui exprimant tout mon amour, elle me fixa le temps d'un « Quoi ? » d'incompréhension, assourdi par la musique.

- Viens, viens Vingt-sept, dance avec moi ». Evidemment, je n'étais pas du style à danser, mais les whiskys m'avaient donné une inconscience de moi surhumaine. En tournant sur la piste, je me suis aperçu que Trente-deux, ne regardait jamais vers moi, mais toujours dans la même direction, celle d'un couple qui dansait. Quand ce fut fini et que nous les avons rejoints, Trente-deux ne me regardait plus



du tout. Je voulais m'en aller, mais elle disait : - tu restes ! », de manière autoritaire en me retenant par la manche.

Nous nous sommes retrouvés à quatre dans une alcôve. Je regardais la fille du couple en fourrure noire, qui m'évitait du regard. Quant au type, il fixait Trente-deux et je n'existais plus. Ils se connaissaient très bien, on devinait ce qui s'était passé entre eux. Il avait un teint de peau mat, un long visage avec une mâchoire carrée, une carrure large et des cheveux sombres. J'en étais réduit à seulement tenir la chandelle pendant le jeu de provocation entre eux. L'un traitant l'autre d'allumeuse, l'autre traitant l'un de connard. A se demander comment ça allait finir ?

Je me sentais assez gêné d'être témoin de ce jeu malsain. Je jetais des regards à la fille d'en face qui m'évitait, toujours stoïque probablement habituée à ce genre de comédie. Après de longues diatribes, Trente-deux finit par se lever, avec un mélange de larmes et de colère. Je la suivis hors de la boîte, sans comprendre et avec le même chaos dont j'avais fait preuve, la première fois que nous nous étions embrassés. Elle conclut par un : - A la prochaine fois ». Sans même me regarder.

Une fois de plus ma stupide tête s'était imaginée tant de choses, alors qu'elle se préparerait à une douche de dopamine, celle-ci n'a pas eu lieu. Et ça commençait à m'agacer cette manie de Trente-deux de jouer avec moi comme avec un instrument, alors qu'elle-même n'était pas capable d'assurer sa propre partition.

Puis ce fut à mon tour de tomber dans le vulgaire. Une semaine plus tard, elle me rappela et d'une voix câline me demanda si elle pouvait venir dormir avec moi. C'est là que je me suis dit : « à mon tour d'en profiter ! » faisant preuve d'un certain cynisme. J'étais bien décidé à l'utiliser pour mon plaisir, comme elle l'avait fait avec moi.

Cette fois-ci, j'avais bien compris son vœu d'exister dans mon désir. Et bien, à mon tour de lui offrir ce plaisir, pour le lui retirer ensuite.

C'était et ça devait toujours être une histoire d'égoïsme. Elle m'a séduit sans intérêt à mon égard, pour simplement tester ses limites ; pour voir ce qu'elle pouvait faire. Pourquoi me priverais-je de faire de même ?

Je pensais à tout ça en récurant le sol de ma chambre. J'ai frotté l'évier, acheté une nappe et des verres à vin. Elle devait arriver à dix-neuf heures. A vingt heure, mon dieu ce que je me sentais bête ! Elle ne me laissera donc même pas ce luxe-là ? Je n'ai rien fait dans les jours suivants. Je n'ai pas même essayé de l'appeler. Attendant fièrement qu'elle revienne vers moi. Qu'elle me rappelle, pour me proposer autre chose.

Au bout de cinq jours, je brûlais de savoir. J'étais pris sans le vouloir, dans ce duel insurmontable de qui téléphonera le premier. Et je ne pouvais m'avouer que c'était perdu et c'est évidemment moi qui l'ai rappelée. Elle s'est excusée d'un ton laconique et m'a dit qu'elle me reproposerait une rencontre quand elle serait plus libre. Je me sentais si bête d'avoir appelé ! Et si bête d'avoir espéré et tellement bête d'avoir cru profiter d'elle alors que c'est bien elle qui s'était amusée de moi. Fort heureusement, elle s'est évadée de mon esprit avec l'érosion du temps. Il m'a fallu plusieurs semaines pour que je cesse de penser à elle. Enfin, c'est cette première semaine où je réussis à l'oublier qu'elle choisit pour me rappeler et me demander, si j'étais libre le soir même ?

Elle est restée dans mes bras toute la nuit, et elle est redevenue toute douce. J'étais incapable, de jouer au jeu pervers que j'avais prévu. Elle me mordillait, j'ai à nouveau ressenti le goût de sa bouche, et j'ai fini par trouver le rythme de ses baisers. On a parlé comme des enfants. Elle me disait en riant : - arrête de m'escalader ! ».

Cette nuit-là, j'ai voulu son plaisir, elle a voulu le mien. Fallait-il encore cent mots, pour dire : moi l'orphelin qui n'avais jamais été aimé, j'étais heureux d'amour ?

Et le lendemain matin, elle s'est évadée dans l'escalier sans me réveiller. J'ai passé la journée sur un nuage. Et puis finalement peut-on être heureux ? On était réconcilié, et le sous-marin était loin. Pourtant d'autres songes avaient pris la place de mes questions interminables et écrasantes. C'était trop beau que je me contente de cette idylle inespérée. A croire que je me destinais aux longs ennuis. C'était un autre démon qui m'envahissait désormais. Qui était cette fille Numéro X, dont je n'avais vu ni le visage, ni le nom dans le parloir ? J'avais le sentiment de passer à côté de quelque chose de grand. « *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* », la photo de ma tante, ... J'aurais tant donné pour lui reparler de ces sujets qui nous avaient unis le temps d'un instant. Mais je me sentis coupable de cette pensée, alors que j'avais le luxe d'être aimé par Trente-deux. C'était par ce songe-là de ces moments partagés que mon esprit me rappela que jamais je ne serais en paix avec moi-même.

Ce soir-là, je travaillais tard. Henri m'avait demandé de le remplacer quelques minutes, le temps d'aller changer de fût à bière dans la cave. Il y avait trois personnes à tout casser dans le bar. Un visage dur et agressif s'approcha du comptoir. Ses traits étaient enfoncés dans sa peau. L'homme paraissait être une boule de stress. Il était assez jeune, une longue mâchoire carrée, les cheveux sombres, un blouson de cuir et le regard haineux. C'était ce type avec qui Trente-deux s'était pris la tête. Cette fois-ci, son regard me fusillait. Je commençais à avoir, une boule de stress dans la gorge.

-Alors ? Tu l'as bien escaladée ? ». Il disait ça avec une sorte de sourire complice, qui inspirait la confiance, mais qui contrastait avec l'agressivité de son regard. J'ai ris gentiment.

-Je n'ai rien fait moi, je me suis laissé faire ! ». Comme s'il fallait que je rende l'effet de confiance. Il changea son expression, pour à nouveau quelque chose de très sombre.

Il eut un relent d'alcool, il était saoul et au sens inquiétant, c'était une ivresse très agressive. J'ai répliqué :

-Ah non, non désolé. Elle ? Non enfin jamais, on s'est juste vu une fois.

Il titubait sceptique :

-Elle t'a choisi, avoue ? Tu te la serais bien faite ? Et quand je pense que cette pute me disait qu'elle n'irait plus à la « Foire aux envies » de mes couilles, à draguer des mecs sans couilles ! Qui ne peuvent même pas bander sans ça !

-Non non, mais t'inquiète, je l'ai juste vu comme ça et elle ne m'a pas rappelé.

-Mec ! Mec ! ».

Il me prit la tête et la serra contre la sienne, ça devait être fraternel, j'imagine. Il me regarda les yeux dans les yeux, avec un regard exorbité de chiwawa hystérique.

-Mec ! Jure-moi que tu n'as rien fait avec elle ? Tu sais elle est comme ça, elle aime jouer avec les couilles. Moi, elle ne me verra plus, c'est fini ».

Et il termina sa bière d'une traite. Sentant le feu s'éteindre, je circoncis en rassurant :

-Non, mais tu sais, elle est comme ça, ce qu'elle veut c'est plaire, on peut-pas lui en vouloir, c'est son plaisir et elle le rend bien.

-Non mais tu te fous de ma gueule ?!

-Ah pas de tout mais... ».

J'essayais de trouver du soutien autour de moi. Mais le bar s'était étrangement vidé dans les dernières minutes. Juste peuplé d'un dernier pilier de comptoir, qui ne faisait plus attention à rien, trop pris par ses pensées ou par leurs absences.

- C'est ma copine, enculé ! Si tu savais comme elle prend du plaisir à me raconter comment tu la dragues et comment tu la montes. C'est pour me faire chier qu'elle drague des cons comme toi. Evidemment qu'elle ne t'a pas choisi à « la Foire de mes couilles ». Comment t'as pu être assez con pour croire à ça ?! Tu vas voir comment tu vas

escalader les meufs, quand je t'aurai refait ta tête ! Je vais te démonter connard ! Et dire que le mec ose encore ce foutre de ma gueule ».

Je n'écoutais qu'à moitié, j'essayais de réfléchir à la meilleure solution pour sortir de là. Mais à l'instant, il était déjà trop tard, il tenta de me mettre un coup de poing que j'esquivai sans faire exprès, sentant l'air se déplacer à côté de moi. J'aurais voulu ralentir le temps et penser aux dix mille façons de m'en sortir sans casse. En une fraction de seconde, c'était déjà trop tard, un deuxième coup de poing me manqua de près et atterrit dans la main de quelqu'un posté derrière moi. La force absorbée par la paume de l'inattendu ange gardien, produit un bruit tellement fort qu'il était dur d'imaginer qu'il venait du choc de deux mains ! Sa paume n'avait pas fléchi. Je me suis retourné, c'était Henri qui de ses yeux d'un bleu cendre, fixait le gars d'en face d'une détermination inquiétante. Le gars compris direct, et certainement déjà trop bourré, décida de partir et d'aller voir ailleurs.

-Alors, je t'arrange des coups ! Et voilà ce que t'en fais !

-Tu m'arranges des coups ?

-Mais oui, c'est que je m'inquiète pour toi, mon petit Vingt-sept ! ». Je l'ai regardé sans comprendre.

-D'habitude les mecs me payent pour que je mette leurs profils en avant, à la « Foire aux envies ». Je donne leurs photos à de jolies filles. Quand je pense que je t'ai fait une fleur mon chat ! ». Ça sonnait lubrique cette fin de phrase.

-Mais comment ?

-Je travaille là le soir, quand je ne suis pas ici ».

Il prit un temps comme pour s'écouter lui-même.

-Oui je n'arrête jamais ! Mais qu'est-ce que tu veux, c'est tellement plus facile quand on aime le métier. Aller vient ».

Nous nous sommes dirigés ensemble dans le bas du boulevard, vers chez lui. La ville faisait une jaunisse des feux du soir. Au loin un piano désaccordé presque semblable à un clavecin jouait une valse perdue, derrière des vitrines jaunies au fond d'une ruelle. Le son se perdait dans cette atmosphère froide et électrisée.

-Non mais tu sais cette fille, je n'arrive pas à croire que t'aurais pu l'avoir ? ». Dit Henry.

-Comment tu parles ! Non ! J'ai été assez naïf pour croire que c'était sincère. C'était juste une idiote qui mange la beauté que nous voyons en elle dans nos yeux. Elle mange dans nos yeux !

-Je t'avoue que je n'ai pas ce genre de problème.

-Tout ce qui l'intéresse c'est plaire et séduire. J'étais juste un prétexte pour qu'elle plaise à son mec, en l'émoustillant et en le rendant jaloux !

-Tu n'étais que le rouage d'une machination diabolique.

-Plaire et séduire et con comme je suis... Mais qu'est-ce que je suis con Henri ! ».

Il sourit comme un enfant.

-Ne dis pas ça, viens chez moi, je vais t'apprendre deux, trois trucs pour que ça n'arrive plus.

J'ai passé la porte verte de sa chambre qui était au dernier étage. Tout y était pareil que dans ma chambre et différent à la fois. J'avais cet étrange pressentiment de me sentir chez moi en terre inconnue. Tout y était décoré de mannequins démembrés, peints de jets de peinture rouge et bleue.

- Tu fais de l'art ?

- Tu en as l'impression ? Dit-il presque énérvé.

- Je ne sais pas, je demandais ça comme ça ».

Il y eut un moment de flottement, puis il se mit à ricaner d'une manière élégante.

-Tu devrais voir ta tête ! Oui évidemment ça me plait de faire ça ! Viens t'asseoir ici à la place de rester planté là. Ça m'énerve quand tu restes planté comme un perdu, tu vau mieux que ça.

- Ha c'est vrai ? (Je n'étais pas convaincu).

-Tu sais parfois aussi j'écris des poèmes sur des garçons comme toi. J'en vois plein à « la Foire aux envies », mais toi tu es un très beau spécimen !

-Spécimen de quoi ?

-Je ne sais pas. Je dirais que tu es incompris par des gens moins lucides que toi. Il n'y a qu'à regarder cette fille, la Trente-deux, comment tu en parlais à « la Foire aux envies ».

On était l'un à côté de l'autre sur un lit, d'une personne. Je me sentais assez petit par rapport à lui, il avait des épaules larges. Mon pressentiment était étrange. Pourtant rien ne trahissait le danger. Je m'étais senti assez proche de lui. Mais tout d'un coup, j'éprouvais une crainte de le voir exploser, sans savoir pourquoi. Si ce n'est que son ton de voix commençait à trahir un mélange d'excitation et d'énervement.

-Alors ? Tes Héros ? Quels sont tes héros ? Dit-il.

-Je ne sais pas, je vis sans héros je t'ai dit.

-Baby Jane ! Ton Héros c'est Baby Jane. Enfin c'est ce que je me dis vu la façon dont tu en as parlé du film. Ouai moi aussi j'aime bien. Je t'imagine bien te farder comme un fantôme, avec une robe blanche pour séquestrer ta sœur ! ».

J'avais une désagréable impression de déjà-vu ! Il avait dû pouvoir écouter ma conversation avec cette fille dont je ne connaissais ni le visage ni le nom. J'avais oublié cette méfiance que j'avais pour lui depuis le début de l'histoire de « la Foire aux envies ». Ça me brûlait de savoir s'il m'avait joué un tour, ou s'il allait me révéler qui elle était.

-Comment tu sais ? Tu as des infos sur elle ? Dis-je.

-Sinon la photo de ta tante ? Tu en as le cœur net ?

-Tu m'as écouté ? C'est qui cette fille ?

-Devine ?

Il s'est rapproché près de moi, il était sans hésitation dans ses actes. Mais pourtant il avait un visage encore énigmatique. On s'est fixé pendant quelques secondes. Il fit un ricanement. Il avait une grande confiance en lui. Il devait encore croire, qu'il était capable de tout. Que l'on peut être ce que l'on veut et qui on veut, tant qu'on s'en

donne les moyens. Et pourtant ses yeux bleus et froids laissaient passer une certaine mélancolie, comme si lui aussi était orphelin. Pour la première fois je sentais qu'on se comprenait. Il se tourna vers moi. Je sentis tout mon être, de mon visage jusqu'à mes pensées profondes se faire ausculter. Il mit un vinyle, je m'attendais à entendre quelque chose d'assez violent. Mais ce fut « Killing me softly » de Roberta Flack. Ce qui nous plongea dans une atmosphère d'un romantisme sinistre, d'un goût de mélancolie noire. Cette musique m'inspirait une image du bonheur comme valeur inaccessible. Comme s'il s'agissait d'un lointain souvenir ; alors que nous sommes pris au piège d'une vie aux songes froids. Ensuite, il s'est retourné sur son lit pour se coucher. Je me retrouvais entre ses jambes, sans même réfléchir, je me suis couché sur lui. Il me fit m'accouder sur son torse, alors que j'étais sur lui. Il descendit son pantalon. Il mit mes mains sur ses hanches sur lesquelles on pouvait sentir une petite culotte de satin. Un inattendu qui ne me choqua même pas sur l'instant. J'étais en pleine ivresse, alternant des phases passives et des tremblements nerveux. Je sentis du coin de l'œil qu'il me regardait, les yeux à demi fermés, comme dans une extase qui m'était interdite. Il rapprocha ses lèvres, je lui tendis les miennes, puis il s'est reculé soudainement, en poussant un petit :

-Ho ! »

Comme si j'étais un chaton qui venait de tomber.

Il était pâle et en sueur, on s'est regardé, et il a fait le même ricanement assuré. Alors que j'étais sur mes coudes et sur lui.

-Tu sais pour l'instant, j'écris un poème sur la naïveté. Dit-il.

-Ha, d'accord. Tu fais ce genre de choses ?

-Je pense que tu pourrais bien m'aider à l'écrire ? Pas l'air convaincu ? Tu aurais dû t'écouter dans le parloir « Baby Jane », à fantasmer, sur moi : Numéro X. Bah finalement ça n'a pas l'air de te déranger ?

-Non !

J'étais pris d'une bouffée de chaleur, je me suis relevé en sursaut.



-Attends Vingt-sept ! Me dit-il. Tu es mignon, on peut quand même être amis ! ».

J'ai quitté son appartement sans même comprendre tout ce qui venait d'arriver. Que s'était-il passé ? je devais me mettre à l'évidence que je fantasmais sur lui depuis le début. Mais était-ce ça l'origine de mon intérêt sur fille invisible, Numéro X ? J'étais perdu. J'avais complètement l'impression d'avoir été piégé.

Il courut après moi le long du boulevard. Il était assez tard nous étions déjà seuls. Il m'a crié après, j'ai fini par dire :

-quoi ? Dis-je, agacé et honteux.

-Tiens, tiens tu as l'adresse de ton troisième rendez-vous ? ».

Je le regardais sceptique.

-Si je t'assure, Roxane c'est une dame, plus mature et plus sérieuse qui t'a choisi. C'était ton rendez-vous, de seconde main ? Vas-y fonce, téléphone-lui ! ».

Et je l'ai regardé avec méfiance s'évaporer.

-0-

Depuis que je le connaissais, j'avais l'intuition qu'il allait me tromper. Il n'aurait pas pu mieux réussir son coup. « Baby Jane »... La beauté que je voyais dans ce film, dans ce personnage que personne n'aime, dans ces lyrismes, j'avais toujours cru que j'étais le seul à comprendre. J'avais cru que ça faisait de moi quelqu'un d'unique. Tout d'un coup, mon songe s'était sali ! Le fait qu'il aimait ça aussi, me donnait l'impression d'être banal. Mes goûts n'étaient pas propres à moi. Ce que j'avais trouvé de beau, était devenu sans vraie substance. Là où je m'étais cru unique, je ne valais pas mieux que lui. Je commençais à tout remettre en question, à en oublier mes repères. Tout ce petit jeu m'avait rendu puéril, autant avec lui qu'avec Trente-deux. J'avais accusé cette fille de tous les maux. Alors qu'elle n'était simplement à la merci de son mec qui l'avait détruit. J'aurais dû comprendre, j'avais simplement pensé à moi, à mon égoïsme.

Maintenant j'étais conscient que je l'avais plus utilisée, qu'elle ne m'avait utilisé. Et ce soir-là, le voile tombait.

J'ai fait quelques mètres pour rentrer chez moi. Mais je n'aurais pas pu dormir, pas après tout ça, comme si rien n'était. Henri avait été une déception trop grande. J'avais construit ce désir secret en moi de rencontrer Numéro X pendant tout ce temps et le jour où je me l'avouais consciemment, tout devait s'effondrer. Henri s'était donné tant de mal pour me tendre son piège grotesque, je l'imaginais se mettre une perruque dans le parloir, pour que je sois berné par la silhouette.

Aller voir le troisième rendez-vous de la « Foire aux envies » ? J'avais peur d'être déçu une fois de plus. De vivre encore cette sensation de rejet. D'un autre côté je ne pouvais pas retourner dans mon lit froid. Je ne pouvais pas avoir été si loin, pour retourner à la banalité de mon sous-marin, sans avoir l'espoir d'être attendu quelque part. Je n'aurais pas supporté l'idée que personne ne songe à moi, oublié de tous. Et puis surtout, j'en avais marre de voir ma vie comme un adolescent frustré qui écrit son journal intime. Il me fallait du vrai, de la maîtrise des événements. Il me fallait me prouver que j'existais car tout y était pour me faire douter, je voulais en finir avec les songes.

J'ai sorti la carte de « la Foire aux envies » qui était restée dans ma poche, j'y lis un nom : Roxane. C'était l'institutrice, la femme plus âgée. En repensant aux petits jeux auxquels on s'était adonnés, ça me disait bien de me laisser faire par madame à nouveau.

Je me suis retrouvé le soir même devant une résidence art déco, longue et blanche, rue de la Marquise sanglante. Sans hésitation et sans penser, j'ai sonné. La porte m'a découvert une dame dans la quarantaine maquillée et coiffée de boucles blondes, toutes folles et brumeuses.

-Etes-vous Vingt-sept ? ».

Je me suis contenté d'un oui militaire, je commençais à savoir comment m'y prendre. Elle me fit attendre dans son salon, rempli d'animaux empaillés. Pas une trace d'un tableau ou d'un livre, mais une faune aux yeux globuleux, me fixant, de leur éternité la plus angoissante.

Avant même que le malaise monte en moi, elle revint avec deux Martinis. Avant même que la gêne ne vienne, elle me dit sur un ton le plus naturel du monde : « qu'elle lisait dans les émotions humaines à travers la fourrure d'animaux empaillés ! ».

On s'est regardé. J'ai eu tout d'un coup un songe non-avoué, celui d'être devant cette mère dont je ne me souvenais plus, tout en étant attiré, par l'exotisme de son âge mûr. L'étrange cocktail de sensations, devait être dû à un mélange d'érotisme suggéré et aussi par le sinistre des bêtes mortes. J'ai regardé autour de moi, pour échapper au regard de la cougar. Mais plus maline qu'un chasseur, elle m'a accroché avec ses yeux de biche.

- Vingt-sept, prend cette moufette à côté de toi et donne-la moi ! ».

J'ai obtempéré. Alors, elle a commencé à caresser les poils morts de la bestiole et à me dire qu'elle sentait : « mon trouble dû à l'échec des relations récentes et que je sombrais dans mon propre abîme de désespérance ». Cette femme m'avoua être usée par les déceptions, tout en se raccrochant à une spiritualité naïve qu'elle s'inventait. Par la magie qu'elle dégageait et par ses paroles, je me surprénais à être très lucide, pour une fois, face à la personne qui me désirait. J'ai commencé à lui expliquer tout le traquenard que m'avait tendu cette fille, puis Henri qui aurait bien voulu m'utiliser ; mais elle m'a coupé en pleine auto-psychanalyse.

-Prend la belette maintenant. Non, ça c'est un raton ! ... Je vois que tu te sens seul, que tu te sens noyé dans un temps qui n'est pas le tien ! ».

Ses grands yeux étaient humides. Et je ne savais plus quel était le visage de ma mère ! Mais le sien avait pris sa place dans mon souvenir.

A cause de cette émotion à fleur de peau provoquée par cette substitution des visages qui me torturait d'un pincement, j'ai commencé à lui parler du bracelet en cuir et du sous-marin. Je fini par prendre la fouine ! Tout en m'écoutant, elle baissa les lumières avec un variateur. Le pelage de la fouine prenait la couleur de l'abat-jour orangé. J'ai fini par une logorrhée : - naïf, naïf ! j'avais été de croire qu'au cœur des enfers, j'aurais vu la beauté des choses. J'ai oublié depuis longtemps ce qu'est la beauté. Moi qui m'étais cru si grand de la vie par tout ce qui m'était arrivé, tout ce que j'avais pris pour de grandes expériences, était devenu si ridicule à mes yeux maintenant. J'avais entendu la vie à travers la porte du réduit à vaisselle, pour tenter de saisir la musique d'un monde qui se taisait pour moi ; mais pour autant que je sache son silence m'avait rendu sourd ».

Et c'est avec ces mots cérémoniaux que je cassais l'homme que j'avais construit de toute pièce, pour redevenir l'enfant que je n'avais cessé d'être. C'est alors que je me suis aperçu, que je ne caressais plus la fouine mais que je caressais de manière assidue son pelage à elle semblable à ceux qui sont à l'origine du monde. Mon regard est remonté vers le sien, elle m'a échangé sa salive parfumée de vieille cigarette.

-Viens, viens Vingt-sept, je vais te montrer ma plus grande folie ! J'étais mariée avant, mais je me suis sentie bridée. Moi aussi j'ai eu le sentiment d'être au centre de l'enfer. Et paradoxalement, c'est là que nous cherchons le bonheur, peut-être par ce que nous sommes forgés de ces feux-là, toi et moi ? Je te laisse voir par toi-même ».

Elle m'ouvrit la porte d'un dressing, qui me laissa découvrir, un homme d'une cinquantaine d'année, nu comme un ver, et empaillé comme la moufette. Je me suis approché pour voir si c'était vrai, et ça l'était.

Et c'est ainsi qu'elle finit par me faire voir moi aussi l'éternité à travers des yeux de verres. Il n'y aurait plus de dieu futur, plus de temps qui fuit, plus que moi avec moi-même.